Document generated on 07/14/2025 10:37 p.m.

Liberté

Les firmaments suspects
Petite apologie de la croyance astrologique

Maryse Andraos and Myriam de Gaspé

Number 328, Fall 2020

La disparition du ciel. Redéfinir les limites, retrouver le sens du monde

URI: https://id.erudit.org/iderudit/94140ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Andraos, M. & de Gaspé, M. (2020). Les firmaments suspects : petite apologie de la croyance astrologique. *Liberté*, (328), 65–68.

Tous droits réservés © Maryse Andraos, Myriam de Gaspé, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les firmaments suspects

Petite apologie de la croyance astrologique.

Par Maryse Andraos et Myriam de Gaspé

Nous descendons des étoiles. Cette intuition de certaines sociétés humaines, qui se pensaient venues du ciel et destinées à lui retourner, est à présent une thèse admise par le milieu scientifique. L'astrophysique postule qu'à l'origine, l'humanité a été contenue dans le noyau dense de l'Univers, formant dans son expansion progressive les étoiles, les planètes, la Terre et ses vastes océans où roulaient les premiers souffles de vie. Nous venons du cosmos, et longtemps après l'anthropocène, nous y retournerons sous une forme métamorphosée, poursuivant le cycle sans terme de la matière.

Bien avant la naissance de l'astrologie en Mésopotamie, le sentiment de ce lien entre le ciel et la vie terrestre imprégnait l'expérience humaine. On avait observé que la Lune régissait les marées, que la voûte céleste se déplaçait au fil des saisons. L'étude des étoiles donnera naissance aux premiers calendriers égyptiens, permettant de déterminer quand il fallait semer, irriguer, cueillir ; c'est en elle que les sociétés sédentaires tireront les principes clés de leur survie. Pour se situer, on reliera les astres en des formes signifiantes, des symboles : au temps des moissons, les Grecs entrevoient dans le ciel une femme cueillant consciencieusement le blé, vierge minutieuse, analytique.

L'astrologie ne distingue pas la science de la croyance, qui forment en elle une unité indissociable. À partir des phénomènes observables, elle ouvre vers le mythe. Mélange d'astronomie et de religion, elle témoigne du récit que les civilisations antiques se sont donné pour défricher le monde. Ce n'est qu'avec la modernité des Lumières que se construira l'opposition entre science et religion, qui perdure aujourd'hui, culte de la raison prétendant discriminer le vrai du faux. Mais ce que révèle l'origine de l'astrologie, c'est que la science et le mythe ont des racines – et une finalité – communes. Tous deux sont guidés par la recherche d'une explication, d'une logique au sein du chaos. Et même lorsque la science prétend à l'objectivité, elle découle d'une perspective humaine faite de déductions, de correspondances, d'hypothèses qui seront parfois réfutées, et de morale – celle-là même qui a engendré le mythe.

⁂

Parler du savoir astrologique au XXIe siècle soulève inévitablement la question de la validité scientifique. Notre époque rationaliste est obsédée par les preuves, les justifications. Y a-t-il un lien de causalité entre les phénomènes célestes et terrestres ? demandent les sceptiques. Et si oui, quelle est sa nature ? De nombreux astrologues se sont penchés sur ce problème au courant du siècle dernier. Des enquêtes statistiques comme celles de Paul Choisnard ont analysé la récurrence de certaines données dans les cartes du ciel : les aspects Soleil-Lune chez les couples mariés, par exemple, ou encore Mars en exaltation chez les sportifs. D'autres – les conditionalistes – ont affirmé que la distance séparant les planètes de la Terre déterminait le type d'influence qu'ont ces astres sur les êtres humains. Il y a enfin la théorie physique : les influences de la gravitation, des champs électromagnétiques et de la Lune sur certaines fonctions physiologiques pourraient prouver l'existence d'un déterminisme cosmique. Mais rien qui permette d'affirmer hors de tout doute que le savoir des Anciens soit fondé – du moins avec les instruments de la science moderne.

Délaissant les velléités objectives, la psychanalyse a déplacé la perspective du côté de la subjectivité. En guise d'alternative au principe de causalité, Carl Gustav Jung, le père de l'astrosymbolisme, a suggéré que l'influence des astres relevait de la synchronicité : une simultanéité d'événements dont le lien est perçu comme signifiant. Entre soi et le ciel, un rapport d'analogie plutôt que de séquence. Selon cette approche, la force de l'astrologie ne réside pas dans sa capacité à énoncer des vérités sur l'être, mais dans le fait qu'elle exprime, à travers des archétypes, les grands conflits et désirs qui animent la psyché humaine. Pour Jung, ces archétypes sont bien ancrés dans l'inconscient collectif. Nous avons projeté sur le ciel ce qu'il nous faisait vivre, et le ciel, devenu miroir, nous renvoie cet héritage.

L'astrologie que nous pratiquons toutes les deux est largement inspirée de Jung. Elle ne conçoit pas les configurations astrales comme étant *déterminantes* : on est libre de faire ce que l'on veut de ces informations, de s'y identifier ou non. Loin d'enfermer les êtres dans une fatalité, elles peuvent être sublimées. C'est, après tout, ce à quoi nous invite la psychanalyse : comprendre ce qui nous marque pour s'en saisir comme tremplin.

⁂

L'astrologie a croisé ma route à Buenos Aires. Avant le jour où ma colocataire de l'époque, Agostina, a fait la lecture de ma carte du ciel, je ne connaissais que les horoscopes approximatifs des quotidiens à grand tirage. L'astrologie était un art bien plus complexe. Ce qu'on appelait le signe astrologique – je *suis* Lion, tu *es* Taureau – se rattachait à la position du Soleil sur le zodiaque, mais il y avait beaucoup plus sur le

graphique ; il y avait toutes les planètes du système solaire, Pluton, la Lune et quelques astéroïdes, qui figuraient sous une constellation particulière et dans une des douze *maisons.* L'ascendant désignait le signe se levant à l'horizon au moment de ma naissance, et l'affaire se complexifiait davantage avec les aspects formés par les astres. Un angle de 90° entre Uranus et Jupiter constituait par exemple un aspect de tension, tandis qu'un sextile de 60° était jugé harmonieux. Au fil des enseignements d'Agostina, je me suis mise à comprendre que chaque carte était imminemment complexe et singulière. Voilà comment l'astrologie m'a attrapée : par l'infinité des combinaisons et des interprétations possibles.

Faut-il être un peu stupide, bêtement crédule, pour croire que le ciel sous lequel on naît conditionne l'identité ?

J'ignorais alors qu'il y avait d'autres manières de lire le ciel, comme la synastrie, qui renseigne sur la compatibilité astrale par superposition des cartes. Il est aussi possible de juxtaposer le graphique d'un moment donné à une carte individuelle pour éclairer une conjoncture présente ou passée. C'est grâce à cette méthode que les astrologues, les vraies, préparent leurs horoscopes. Depuis que je l'ai compris, j'aime croire que les cartes portent en elles ma découverte de l'astrologie.

⁂

Je suis venue à l'astrologie dans une période d'incertitude. C'était un de ces tournants où on s'imagine en finir pour de bon avec la vie intellectuelle, déménager en campagne et devenir ébéniste, horticultrice ou maraîchère, alors qu'on est aussi douée pour ça qu'un chien dans un jeu de quilles. Chaque fois que j'allais prendre un verre avec toi, tu me parlais passionnément de planètes, entre deux conversations existentielles. Un soir d'angoisse, j'ai entré mes données natales sur un site générant automatiquement des cartes du ciel. Je me suis mise à errer régulièrement sur des pages décrivant mes positions planétaires, jusqu'à ce que je tombe sur le retour de Saturne. Voilà donc ce qui m'arrivait : j'avais vingt-neuf ans, et Saturne, le sans-cœur, me mettait au défi d'assumer mes actes.

Il y a là un récit d'initiation assez commun. On entre dans l'astrologie quand on cherche à s'expliquer ce qui nous affecte, quand on a besoin de guides. J'ignorais qu'en tombant dans le zodiaque, je rencontrerais une vérité non pas définitive, mais en constante mutation, à l'image de celle que je cherche dans la littérature. Je continuerais de poursuivre la lumière des astres sans jamais m'en satisfaire, comme on tourne, en écriture, autour de la même énigme irrésolue. *Planète* vient du grec *planô,* qui signifie « errer », se mouvoir avec lenteur, sans direction définie. Ce que je voulais, ce que je veux, ce n'est pas trouver la vérité, c'est errer avec elle.

⁂

« Tu crois vraiment à ça ? » demande la collègue, la connaissance, l'intellectuel à qui nous avons osé révéler notre passion pour l'astrologie. Nous répondons que la vie est plus signifiante lorsqu'on a les planètes pour l'interpréter. Certains trouvent l'affirmation originale. D'autres tiquent. Il faut être un peu stupide, bêtement crédule, pour croire que le ciel sous lequel on naît conditionne l'identité.

Quand on nous demande si *nous y croyons,* ce qu'on cherche en fait à savoir, c'est si nous croyons au lien de causalité. Or la carte n'est pas un manuel à nos yeux ; elle ne révèle pas l'essence des êtres. Dans l'astrologie, il y a le *logos* : la parole, le discours. L'astrologie est le récit des astres. Pour nous qui sommes des littéraires, le parallèle s'impose. La carte offre à lire des signes ; nous en faisons la lecture comme d'un texte, à partir duquel nous écrivons notre propre texte. Tout comme se profilent sur la page de multiples avenues d'interprétation, différentes *vérités* à advenir, le récit astral n'a jamais fini de se construire, nous entraînant dans sa métamorphose.

Nous sommes entrées sur le terrain de l'art, ce troisième axe. En amont du geste astrologique, l'insoluble friction entre science et religion, premier croisement. En aval, la posture de déchiffrement, attitude de l'interprète. Nul besoin de trancher sur l'amont pour se livrer à l'exercice de l'aval : sur le versant de l'art, la question de la véracité n'a pas de prise. De l'art, on interprète avant tout les symboles, les lois ; on fait surgir du sens. De même avec les cartes. La lecture appelle à penser une herméneutique astrologique.

Il est vrai, malgré tout, que la carte n'est pas une œuvre. Les variations formelles sont infimes : un graphique, dont quelques composantes se meuvent, Neptune ici, Vénus là… Il y a aussi les symboles, auxquels il faut rendre justice. On ne peut faire dire au Cancer ce qui appartient au Verseau ; la lecture en deviendrait impressionniste. Une certaine rigueur est de mise. Ces balises laissent, comme toute contrainte, une marge pour manœuvrer, et c'est cet équilibre adroit qui nous appelle, cette façon de créer de l'espace où on croirait qu'il n'y a que des recettes anguleuses et tranchantes. Nous peinons parfois à croire que nous sommes devenues aussi ferrées en cette discipline étrange.

⁂

Je me rappelle un lancement littéraire, il y a quelque temps, où ça s'est mis à discuter astrologie. J'ai glissé à mon interlocuteur : « Toi, tu pourrais avoir beaucoup de Sagittaire dans ta carte. » Après vérification, mon intuition s'est avérée juste. Il avait le Soleil en Capricorne, mais la Lune, Mercure et Saturne en Sagittaire. Il m'a demandé, stupéfait, comment j'avais *vu ça* en lui. Je le connaissais très peu. Le Capricorne symbolise les efforts soutenus, les normes et la structure, lui ai-je expliqué, tandis que le Sagittaire est associé à la soif de connaissance et à l'aventure. À en juger par son enthousiasme,

j'avais dit ce qu'il fallait. Il devait partir en voyage quelques mois plus tard et le départ le rendait anxieux. En lui présentant une histoire différente de celle de son signe solaire, qu'il avait déjà intériorisée, j'avais mis le doigt sur autre chose qui existait en lui. Je l'avais encouragé – alors inconsciemment – à assumer son désir de lever les voiles.

C'est un fait, l'acte de lecture transforme le réel. « Qu'est-ce que le Sagittaire ? » demande l'ami. Autrement dit : *qu'as-tu vu en moi que je ne sais pas ?* Ou encore : *révèle-moi mon manque.* Ma parole se greffe à la représentation qu'a l'ami de lui-même. Ce qui est dit compte, quand on lit une carte – nos mots possèdent la force de soulager ou de resserrer des conflits psychiques. Si le savoir est une forme de pouvoir, l'astrologie, comme le tarot, entraîne le danger particulier de se déguiser en faculté divine. Comment ne pas s'incliner devant celle qui est touchée par la Grâce ? Bien souvent, l'astrologue partage une pépite de son savoir sans expliquer les mécanismes qui le traversent. L'ami qui *ne sait pas* peut se voir forcé d'adopter, bien malgré lui, une posture « d'attente croyante » (Daniel Kunth) qui lui dérobe tout pouvoir d'interprétation.

La lecture des cartes, ce n'est pas un don – ça s'apprend. Nous rêvons d'une pratique qui donnerait à chacune les clefs pour s'interpréter, pour choisir elle-même comment se dire dans l'espace ouvert par les symboles. Une pratique collective qui naîtrait de la réciprocité, d'un dialogue sincère entre l'accompagnante et l'apprenante. Une pratique qui assumerait le manque qui la constitue plutôt que de laisser l'ami seul dans son manque à lui.

⁂

Nous ne comptons plus les gens que nous avons convertis à l'astrologie. Ce n'est pas que nous voulions nous poser en prophétesses, mais l'astrologie est en vogue et les dispositions de l'époque lui sont favorables. La recrudescence exponentielle qu'elle connaît depuis quelques années, particulièrement chez les millénariaux, n'est pas sans lien avec les temps angoissants que nous traversons. La crise écologique, la précarité économique, la montée de la droite populiste, l'éclatement de pandémies mondiales et la place de plus en plus grande que prennent dans nos vies les nouvelles technologies… Devant un futur qu'on proclame apocalyptique, c'est vers le ciel qu'on se tourne en quête de sens.

Or nous ne pouvons nous réjouir entièrement de ce regain de popularité. Bien souvent, la version contemporaine de l'astrologie ne remet pas en question la source de la crise actuelle. On en fait un usage apolitique, qui répond à un problème systémique par une solution individuelle. Si le travail nous rend malheureuses, disent les horoscopes, alors il faut trouver un autre emploi, en phase avec ce que nous sommes vraiment – avec ce que révèlent nos planètes. Il ne s'agit donc pas d'abolir le travail lui-même, de déconstruire les systèmes qui nous aliènent. De ce point de vue, l'astrologie n'est qu'une autre industrie du bien-être où la connaissance de soi ne sert qu'à renforcer la productivité. Comme certaines approches du yoga, de la méditation et de la psychothérapie, elle s'ajoute aux poutres qui soutiennent l'édifice croulant du capitalisme.

Ajoutons à cela que le commerce de l'astrologie rapporte. Des applications telles que Co-Star valent des millions ; sur les réseaux sociaux, on peut faire fortune en diffusant des horoscopes, des mèmes et des formations sur le zodiaque. Même les entreprises ont parfois recours aux services d'astrologues pour prendre des décisions financières, structurelles, ou pour offrir des activités de *team bonding.* En Bourse, on l'utilise afin de prédire le meilleur moment pour investir. Cet usage de l'astrologie, nous l'appelons avec humour *l'astrocapitalisme.*

De l'art, on interprète avant tout les symboles, les lois ; on fait surgir du sens. De même avec les cartes. La lecture appelle à penser une herméneutique astrologique.

Nous voyons dans cette approche une autre forme de la logique de consommation : ingérer puis recracher, sans espace pour la pensée. On avale son horoscope pour remplir à tout prix le vide du soi, le vide du présent. Savoir n'équivaut plus qu'à « avoir », « incorporer ». Finalement, on cherche à se connaître et à connaître l'autre comme on cartographie un territoire – c'est-à-dire à des fins de possession.

⁂

Dans l'astrologie se profile un savoir qui peut, au contraire, ouvrir vers la collectivité. Si la carte nous pousse à réfléchir à notre singularité, l'exercice de lecture permet un pas de recul par rapport à soi. On y devient tour à tour l'objet que l'on examine et le sujet qui interprète. Entre les deux se crée une danse sans fin, sorte de dialectique de l'être, qui fait naître l'écoute nécessaire à la rencontre. Ainsi pouvons-nous accueillir ce qui nous est étranger tout en reconnaissant ce qui nous rend solidaires les unes des autres. Analyser notre ciel de naissance nous donne des clefs pour comprendre notre place dans le monde ; le rapport que nous entretenons au vivant, à l'inanimé et à l'immatériel. Nous nous découvrons des âmes soignantes, réfléchies ou bâtisseuses, des inclinations pour la nature ou les enfants, des potentiels inattendus. Par là, nous apprivoisons notre possibilité d'action, revendiquons ce que nous désirons plutôt que d'accepter ce qu'on nous impose ; par là, nous prenons part au changement social.

Certaines de nos communautés cultivent ce rapport militant au ciel. Nous pensons à la culture queer, où le zodiaque est devenu une langue fédératrice, une tradition

commune ; un code, en quelque sorte, par lequel les queers se *reconnaissent* en tant que famille (et, disons-le, se *datent* sur Tinder). Parfois, c'est carrément drôle : il n'est pas rare que la question « quels sont tes pronoms ? » alterne avec « quelles sont tes planètes ? ». Voilà qui met en lumière le fait que, dans la fluidité des identités, l'astrologie offre un repère pour rencontrer l'autre. C'est une façon d'entrer en contact avec son être, d'apprivoiser sa manière de penser, d'agir, d'aimer, de ressentir. Il y a dans ces échanges, davantage qu'un simple calcul de compatibilité, une réelle attention à la complexité de l'autre. À ce qui l'affecte.

Ces communautés – les nôtres – ont des angles morts. De majorité blanche, éduquée et de classe moyenne, elles bénéficient du privilège de connaître leurs coordonnées de naissance et de naviguer aisément dans la nomenclature astrale. Et elles n'en font pas toujours une lecture critique. Prise au pied de la lettre, l'astrologie est parfois utilisée pour alimenter les schèmes patriarcaux, les préjugés, l'exclusion. Ça s'est vu et ça continue de se voir, dans des milieux qui pourtant revendiquent leur émancipation des structures dominantes… La pratique à laquelle nous nous identifions est libre de réécrire autrement les récits qui oppriment, ou, du moins, elle aspire à ne pas les reconduire.

Nous militons, au fond, pour une éthique de l'astrologie. Une éthique qui entre en résistance avec la logique du capitalisme, opposant à sa pensée individualiste l'éternelle solidarité des êtres et leur assemblage en communautés ; objectant à son aride productivité le rythme lent des processus internes et collectifs.

Nous ne cessons de faire parler le firmament. Avec les planètes lentes, nous éclairons les mouvements politiques, les trajectoires des générations. Nous suivons le ciel comme un révélateur de ce qui touche tout le monde au même moment, de ce qui nous anime collectivement. À la conjonction de Saturne et Pluton, nous nous écrivons des messages de sororité ; à la nouvelle Lune, nous organisons des rituels de purification. Un autre rapport au temps se développe, cyclique comme les planètes, en marge de la linéarité des calendriers. C'est curieux à quel point l'astrologie a aiguisé notre conscience de l'environnement, nous qui ne connaissions que les ciels pollués de la ville. Nous prenons plaisir à nous détourner de la technique, si c'est pour mieux nous reconnecter aux lieux qui nous habitent.

⁂

Tout se passe comme si l'écriture de ce texte nous conduisait à mener notre procès – notre procès d'astrologues amatrices. À force d'y réfléchir, nous commençons à douter que notre posture, interprétative plutôt que croyante, soit tout à fait honnête. Dans nos conversations de tous les jours, nous avons tendance à catégoriser, à expliquer le caractère des gens par leurs planètes : « Perfectionniste dans son écriture – c'est son Mercure en Vierge ». *C'est son,* c'est-à-dire *c'est à cause de.* Ou encore : « Il cherche une mère ; normal, il a la Lune en Poissons ! » Ces formulations trahissent, en filigrane, des présupposés déterministes. Mais si nous adhérons à l'astrologie, c'est d'abord depuis l'épreuve intuitive de l'empirique. *On dirait que ça marche.* Marcher, oui, puisque ça prend, ça se met en mouvement pour changer nos vies. Le moteur de cette transformation, nous l'avons dit, c'est le récit. Ce n'est pas l'autorité des astres. Ne pas mordre à l'hameçon du déterminisme n'écarte toutefois pas la croyance. Nous sommes engagées si loin dans le savoir astrologique qu'une chose saute aux yeux : nous y croyons. Et vous, y croyez-vous ? Nous y croyons – qu'on l'assume, bonyeu !

Il faut bien admettre qu'au fond, nous ne savons pas. Nous ne pouvons pas savoir ce qui se cache derrière la surface glissante du monde, au-delà de notre perception subjective, irrémédiablement située. Nous n'échappons pas à nos corps, à nos histoires, à nos socialisations ; notre rapport au réel est toujours médié par elles. Que pouvons-nous savoir de ce qui existe hors de nous ? Peut-être y a-t-il un moyen – hors du langage, dans la sensation – de se connecter au dehors. De sentir le Tout, ce grand magma des choses et des êtres, auquel nous appartenons et à quoi l'immensité du ciel nous rappelle.

À l'astrologie, nous croyons, et ne croyons pas à la fois. Nous en faisons usage comme de l'interprétation littéraire, « qui simultanément affirme un objet de croyance et invite à la résistance envers ce que cette croyance peut avoir de superstitieux » (Yves Citton). Notre inclination pour l'astrologie pourrait bien faire partie de ces croyances non superstitieuses – plutôt suspicieuses, qui assument dans une méfiance comique leur part d'illusion. Parce que tout discours, sans croyance, s'effondre. Sans croyance, aucune parole, aucune écriture n'est possible. La vérité, c'est qu'il n'y a pas de vérité sans croyance, sans implication subjective – ce qui est bien à la mesure de notre époque.

⁂

La majeure partie de cet article (et fort probablement de ce numéro) a été écrite sous la rétrogradation de Mercure, planète de la communication. Quand Mercure rétrograde, la pensée se déplace, emprunte des détours ; des vérités inattendues se révèlent. Le sentez-vous ? L

Maryse Andraos est réviseuse et éditrice. Elle a publié des textes dans plusieurs revues et ouvrages collectifs. Myriam de Gaspé rédige un mémoire en création littéraire. Ses recherches actuelles portent sur la poétique, la psychanalyse et le féminisme. Les deux autrices doivent l'écriture de cet article à l'harmonie de leur Lune et de leur Soleil, qui déjoue habilement la friction de leur Mars.